

La Tête en Noir



N°197
GRATUIT

SN1142-8216

Mars
Avril
2019

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Ultime uppercut

***Ce que cela coûte*, de Wilfred Charles Heinz (1958) et *Nous avons gagné ce soir*, de Robert Wise (1949)**

Avec ***Ce que cela coûte***, Wilfred Charles Heinz écrit en 1958 un remarquable roman qui nous plonge dans le monde de la boxe à une époque où la télévision s'y intéresse alors que le public commence à bouder les salles de combat. Le roman s'attache à trois personnages emblématiques de ce sport. Tout d'abord Eddie Brown, le boxeur. Puis Doc Carroll, son entraîneur. Enfin, Frank Hugues, le journaliste sportif qui suit les deux hommes pas à pas. Celui qui forge la légende. L'intrigue se focalise sur l'entraînement du boxeur dans un hôtel isolé en campagne tenu par un Suisse pour s'achever presque dans l'urgence et le désabusement en deux chapitres courts sur le combat (c'est un championnat du monde) et l'après. Ce qui est intéressant c'est de suivre le quotidien d'un professionnel mené à la baguette par un entraîneur à l'ancienne. Pour les deux, c'est le combat d'une vie. Heinz décrit donc ce quotidien qui fluctue au gré des humeurs des uns, des verres d'alcool des autres et des blagues des derniers. Il aborde aussi bien la vie personnelle que sportive, et brasse des thèmes sociétaux comme le racisme et la place des femmes. C'est un véritable journaliste sportif à l'ancienne. Le roman est une immersion totale, magnifique mais pas magnifiée. Le quotidien révèle son lot de camaraderie et de respect entre le boxeur et ses *sparring partners* qui sont tous d'anciennes gloires déchues et qui ont l'occasion de glaner un salaire misérable et une chambre l'espace de trois semaines. Ils sont l'exact reflet de ce qui attend Eddie Brown s'il échoue. Ce dernier est loin de l'image que l'on se fait du boxeur candidat au titre mondial. Il est le prétendant sûr de lui, modeste et surtout agile et expert en boxe. Tout l'inverse de celui qui détient la ceinture. Heinz, à qui l'on doit aussi le scénario de *M.A.S.H.*, occulte partiellement la

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

CHASSEUR D'HERITIERS ! UN METIER D'AVENIR.

L'héritage ! Agatha Christie, Patricia Wentworth et Georgette Heyer ont tiré sur la plus grosse mamelle du roman policier à l'anglaise en trucidant de multiples façons d'acariâtres chefs de famille dans leurs luxueuses propriétés. Qui avait fait le coup ? Facile : c'était l'un des héritiers réunis par le notaire lors de l'ouverture du testament-pochette-surprise... Déjà, à cette époque, il fallait compter sur le neveu oublié, l'oncle débauché revenant des colonies, et la première femme non divorcée, qui réapparaissaient tous fort à propos pour augmenter la liste des suspects. L'héritage a aussi fait les belles heures de la comédie cynique au cinéma. Rappelons-nous la très british « *Noblesse Oblige* » et le très franchouillard « *Le Viager* »... Autres temps, autres mœurs. Désormais l'espérance de vie a presque doublé et les familles se sont encore plus ramifiées dans un espace international. En France, « Sur les 600 000 décès annuels, 10 000 successions nécessitent les services des généalogistes successoraux » nous apprend **Caroline Nogueras Flavigny** dans « **Chasseurs d'héritiers** » (Hachette). Ecrit en collaboration avec le cabinet **Coutot-Roehrig** (280 collaborateurs répartis dans 47 succursales dans le monde), l'ouvrage fait suite à une série documentaire qui a remporté un franc succès à la télévision, ouvrant des perspectives mirifiques au pékin ordinaire. Grâce à ces gentils chasseurs, on peut donc hériter jusqu'au sixième degré du magot d'un ancêtre inconnu mort ab intestat (soit les petits-enfants des frères et sœurs de vos grands-parents) ! Au-delà du 6^{ème} degré, l'héritage d'une succession sans testament appartient d'office à l'Etat. C'est donc dans la fourchette de 1 à 6 que s'engouffrent les « chasseurs » car, comme dans « *Au nom de la loi* », il

y a une prime à la clé quand on ramène sa proie par la peau du cou. Les notaires sont des êtres sensibles. Ils pleurent devant une succession sans héritiers. Quel gâchis de laisser filer ces centaines, voire millions d'euros, dans les poches de l'Etat ! Appelons donc un chasseur pour mériter nos frais supplémentaires. Le diligent chasseur généalogiste traque alors son gibier, parfois jusqu'à l'étranger. Quand il le débusque, il lui fait signer un contrat *avant* la révélation de l'identité du décédé et du montant en jeu. Dans ce contrat, un pourcentage (avant impôts !) de 20 à 30% revient au chasseur. L'héritier en état de sidération signe aussitôt. Car c'est encore mieux que la Française des Jeux ! Si aucun héritier n'est retrouvé, ou si celui-ci refuse, le chasseur ne touchera... rien.

Voilà un sujet en or pour les polardeux. Hélas, « **Chasseurs d'héritiers** » n'est pas vraiment un livre. Avec son papier épais, sa typo espacée, ses illustrations en couleurs, il s'apparente à une revue semi-poche. Encore hélas, le style n'est pas à la hauteur des écritures de la revue XXI, par exemple. Après chaque portrait de chasseur du cabinet Coutot-Roehrig (illustration smart de beaux mecs en costume cravate et de jeunes femmes dynamiques), suivent leurs affaires marquantes. Ça débute souvent par le dialogue téléphonique reconstitué avec le notaire qui a apporté l'affaire. On sait qu'un dialogue téléphonique avec un notaire, c'est plat. Imaginez un dialogue *reconstitué* avec un notaire : c'est pire ! Suivent une fiche ou journal du chasseur puis un épilogue laconique, le tout saupoudré de bons sentiments désintéressés. C'est un objet hybride pub/cadeau d'entreprise Coutot-Roehrig mais looké, imprimé et distribué par Hachette sans doute dans le cadre d'un contrat de produits dérivés signé avec la série documentaire. Mais ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain : tous les faits sont passionnants et constituent autant d'idées de scénarios d'intrigues policières. On y devine les dérives de la vieillesse et de la solitude, du secret et de l'enfermement. Souffrant souvent du syndrome de Diogène dans leur intérieur transformé en capharnaüm-dépotoir, les décédés y ont aussi entassé leur argent tandis que leur patrimoine et leurs assurances-vie leur sont devenus virtuels. Bien des cas sont stupéfiants. Citons le dernier.

M. Dumont étouffe, avec un oreiller, sa femme atteinte d'Alzheimer. Il se suicide ensuite. Les



deux filles du premier mariage de Mme Dumont (qui avait du bien bourgeois normand), proches du couple décédé, sont certaines de toucher l'héritage du million et demi d'euros. Mais les deux époux se sont faits une donation au dernier vivant devant notaire. Donc c'est l'homme qui hérite de la femme comme dernier vivant puisqu'elle est morte avant lui ! L'homme décédé à son tour, c'est donc son fils qu'il a eu d'une première union et qu'il ne voit plus qui hérite de la fortune. Les filles, lésées par leur petite part minimum légale, arguent qu'un assassin ne peut hériter de sa victime. Bataille judiciaire. Deux ans plus tard, le juge statue « Il faut être en vie pour être jugé » et « quand il n'y a point d'accusé, il ne peut y avoir ni accusation, ni accusateur ». Le fils du mari hérite donc. Un protocole d'accord sera quand même signé entre les parties. Ça finit bien.

Michel Amelin



gangrène de ce sport hautement hasardeux et facilement corrompible. Il s'attache avant tout à l'humain, au sportif et au social. Ernest Hemingway, grand amateur de ce sport, dira de ce roman qu'il est le meilleur qu'il a lu sur la boxe, ce combat noble par excellence. Noble ? Neuf ans plus tôt, Robert Ryan incarne Bill « Stocker » Thompson, un boxeur qui n'a pas eu la carrière méritée dans **Nous avons gagné ce soir**, et qui se révolte en un ultime sursaut d'orgueil lors d'un combat truqué où il est payé pour se coucher. Le film noir de **Robert Wise** nous plonge lui aussi dans une tragédie à la trajectoire écrite à l'avance par d'autres que le héros, même s'il tente d'influer sur sa courbe. Les deux œuvres si elles ont beaucoup en commun sont néanmoins différentes. Et complémentaires. Il est des passerelles entre les romans ou entre deux œuvres culturelles. La lecture de l'un incite fortement à visionner l'autre. Et l'on comprend d'autant mieux pourquoi la boxe se raccroche aux fictions policières. C'est un art à la tragédie omniprésente qui révèle nos pulsions les plus sanguinaires. C'est un art d'une autre époque empli d'une nostalgie furieuse et de personnages fatalistes.

Julien Védrenne

Ce que cela coûte, de Wilfred Charles Heinz (Monsieur Toussaint Louverture)

Nous avons gagné ce soir, de Robert Wise

Quelques détectives généalogistes :

STEVE ROBINSON : Cet Anglais a mené des études généalogiques pour retrouver son grand-père maternel GI reparti aux USA après la guerre en laissant sa famille. Il met en scène le généalogiste Jefferson Tayte dans cinq romans dont deux sont traduits par Hélène Amalric chez Amazon Publishing. « **Loin des vivants** » et « **La loi du sang** ».

HELENE AMALRIC : La traductrice et éditrice (dont le Masque) a écrit « **Les ombres de la famille** » avec un généalogiste enquêteur (Marabout)

DAN WADDELL : Auteur anglais d'une série autour de la généalogie éditée au Rouergue et chez Babel Noir : « **Code 1879** », « **Les liens du sang** », « **Depuis le temps de vos pères** »

CHRIS LARSGAARD : Cet Américain est chasseur d'héritiers lui-même ! Il a écrit « **Héritage dangereux** » (Pocket) un thriller poursuite avec mafia et virée en Europe pour un chasseur et sa belle équipière.

MICHEL AMELIN : Ce Français a publié une série de 8 comédies policières (**Les Héritages de Marie-Bernadette Meunier**) en téléchargement chez Amazon Kindle. « **L'Héritage de Tonton** » met en scène un chasseur d'héritier.

JARRY, RIVIERE (scénario), **TAVERNIER** (illustration) : « **Chasseurs d'héritiers** » (Delcourt), BD en plusieurs tomes consacrée, aussi, aux biens spoliés aux juifs par les nazis.



contact

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Ça continue

Comme pour le vin, il doit y avoir de grandes années en littérature et 2019 semble bien partie pour nous apporter autant de chaleur qu'une cuvée parcellaire de chez Labet.

Dans notre dernier papier, nous vous vantions les excellents titres de ce début d'année. Force est de constater que la qualité continue – loin de nous l'idée de nous en plaindre

Pour notre plus grand bonheur, **Peter Høeg** revient au polar. **Le pouvoir de Susan** est un roman inclassable. Ce mélange de thriller, d'érudition, d'histoire familiale, de « dons singuliers », prend ses racines dans l'histoire du Danemark des années 70 pour dresser un parallèle avec la situation actuelle du pays. C'est, comme le magnifique *Smilla et l'amour de la neige* (POINTS) particulièrement bien écrit, les personnages prennent vie sous vos yeux et l'auteur vous entraîne dans une histoire aux multiples rebondissements...

Stockholm 73 est une leçon de journalisme. Les faits : LE braquage / prise d'otage d'une banque à Stockholm dans les années 70. L'affaire célèbre qui donnera son nom au « syndrome de Stockholm ». Un an plus tard, **Daniel Lang** part en Suède. Il interviewe les témoins, les enquêteurs, et réussit même à interroger le braqueur. Il en tire un article somptueux pour le New Yorker. C'est vivant, fouillé, précis (40 ans plus tard, au regard des techniques et moyens policiers, tout paraît complètement dingue) et le mélange des avis donnés est particulièrement intéressant. Cela se lit comme une longue nouvelle policière et, *one more time*, remercions les éditions Allia de continuer à publier ce genre de textes et de format.

Pascale Dietrich manie l'art d'écrire des polars sans avoir l'air d'y toucher. Nous l'avions découverte avec **Une île bien tranquille** (Liana Levi), elle quitte l'air pur des îles bretonnes pour celui bien pollué de Grenoble et ses environs. **Les mafieuses** est une histoire de famille, la mère, les deux sœurs. Le père à l'hôpital qui décède et laisse une bien étrange volonté. Nous ne vous en dirons pas plus, c'est tout le sel du roman, et ne lisez pas le quatrième de couverture pour avoir le plaisir de le découvrir. Le roman est vif, alerte, plein d'entrain sur des sujets graves. Pascale Dietrich est une plume à découvrir.

« Dans l'État de Brandebourg, sur les vingt-six députés de gauche au Landtag, un sur quatre avait jadis travaillé pour la Stasi. » Dans ces cas-là, pas la peine de chercher à paraphraser la



quatrième de couverture, autant la citer. C'est clair, net et précis et cela pose le livre. **Magdalena Parys** est polonaise, **Le Magicien** est son deuxième roman à paraître chez Agullo. Sur plus de 500 pages, que vous ne voyez pas passer, l'auteure vous emmène dans les coulisses de l'Histoire allemande. C'est dense, effrayant, instructif et vous restez bluffé par la construction particulièrement habile du roman. N'attendez pas, plongez !

Christophe Dupuis

Peter Høeg *Le pouvoir de Susan* Actes Sud (traduit du danois par Frédéric FOURREAU)

Daniel Lang *Stockholm 73* Allia (traduit par Julien BESSE)

Pascale Dietrich *Les mafieuses* Liana Levi

Magdalena Parys *Le Magicien* Agullo (Traduit du polonais par Margot Carlier et Caroline Raszka-Dewez)

LE BOUQUINISTE A LU

Où les chambres closes ne sont pas toujours celles que l'on croit.

Dussè-je décevoir, il ne sera pas question ici des chambres des maisons homonymes. Mais je vais aborder avec vous les mystères de meurtres qui semblent nous plonger dans le fantastique et où de géniaux détectives vont trouver une solution rationnelle qui doit déclencher chez le lecteur le fameux « Mais bon Dieu, mais c'est bien sûr ! ». Pour résumer, le meurtre en chambre close est une énigme : une victime dans un lieu clos où personne n'a pu techniquement interagir avec elle.

Il serait évidemment une hérésie de passer sous silence « **Le mystère de la chambre jaune** » de **Gaston Leroux** qui avait enchanté ma jeunesse, mais dont l'explication finale m'avait semblée capillotractée. Cependant l'œuvre a de nombreuses qualités autres, comme ce petit côté surréaliste que me révéla une seconde lecture une trentaine d'années plus tard et puis, c'est la première des aventures de Rouletabille, qui malgré son anarchophobie (Rouletabille chez le Tsar) est un héros sympathique de spontanéité et d'intelligence. John Dickson Carr, Agatha Christie elle-même et bien d'autres rendirent hommage à cette œuvre au travers les leurs, et reconnaissons-le dans le genre, ce ne sont pas des perdreaux de l'année.

Revenons sur **J.D. Carr** qui à mon avis est l'un des grands maîtres du meurtre en chambre close. L'auteur possède deux qualités dignes des grands écrivains de littérature populaire : un imaginaire débordant et une intelligence des situations tout à fait réjouissante. Quand on sait que son œuvre est pléthorique, on ne gâche pas son plaisir. Qui plus est, l'homme ne manque pas d'un humour qui frise parfois le burlesque et qui vous fera sans nul doute éclater de rire dans

vos fauteuils pour certains de ses romans. J'ai dû lire une bonne moitié de ses soixante-douze romans avec beaucoup de plaisir et je ne saurais trop vous conseiller de lire les aventures de Gideon Fell et de Sir Henry Merrivale, deux gros génies de détectives aux saillies jubilatoires (j'avais pourtant dit que je n'utiliserai plus cet adjectif...)

Et puis tout récemment j'ai lu les deux recueils de nouvelles de **Joseph Commings chez Rivages/Mystères** « **Les mystères de l'épouvantail et autres nouvelles** » et « **Le vampire au masque** de fer et autres nouvelles » la moitié des nouvelles écrites par l'auteur dont le héros est un gros (décidément, je vais écrire des meurtres en chambres closes moi aussi !) sénateur, outrecoûdant et malin comme un... sénateur. Il faut deux, trois nouvelles pour s'imprégner du personnage brossé à grands coups de batteur et la sauce prend. Un personnage atypique plutôt sympathique qui se trouve face à des situations stupéfiantes. Je ne résiste pas à résumer celle de la nouvelle qui donne le titre au premier recueil. Un homme enfermé dans une maisonnette d'une pièce hermétiquement close, entourée de huit policiers. L'homme est tué. Dans la neige partant d'un soupirail que rien ne peut franchir des traces de pas en gros godillots qui partent en direction de la plaine où se trouve un vrai épouvantail, chaussé des godillots responsables des marques de pas. Aucune trace n'en repart...

L'exercice est superbe et quelques nouvelles sont véritablement excellentes. Cela mériterait une réédition augmentée des nouvelles non encore traduites.

Jean-Hugues Villacampa



Science fiction - Fantasy - Fantastique - Polar - Horreur

8 et 9 juin

Festival 2019

Greniers Saint-Jean d'Angers

Radio 101.5 fm

Association des littératures populaires et de l'imaginaire à Angers

Festival - Magazines - Radio - Anthologies - Expositions - Chroniques

imagjere.fr

Dans le cadre magnifique des Greniers Saint-Jean, l'association imaJn'ère vous invite à rêver grâce à son festival GRATUIT. Expositions, rencontres/dédicaces avec les auteurs et illustrateurs, tables rondes, démonstrations de jeux de rôles, concours de cosplay et de nombreux événements. Buvette et restauration sur place.

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Deux découvertes pour les amateurs de polar ce mois-ci.

La première est russe : **Texto** de **Dmitry Glukhovsky**.

Ilya a fait 7 ans de prison, loin de Moscou, dans la Zone. 7 ans pour rien. Il avait été piégé par un flic des stupés en mal de chiffre, en voulant jouer au chevalier servant pour protéger Valentina sa copine de l'époque. Maintenant il rentre chez sa mère, dans la banlieue de Moscou, décidé à reprendre le cours de sa vie, sans Valentina qui va se marier avec un autre. Mais les choses ne se passent pas comme prévu, et dès le premier soir, traquant l'ordure qui l'a piégé, il va se retrouver en possession de son téléphone portable. Et aujourd'hui, quand on a le portable de quelqu'un on sait tout de lui, on peut même se faire passer pour lui. Mais au prix de quel numéro d'équilibriste ? Et jusqu'où peut-on tenir avant de chuter ?



Deux éléments, essentiellement, en font une œuvre originale. Tout d'abord la description de la société moscovite de nos jours. Une jeunesse qui flambe, gagne beaucoup et dépense beaucoup, dans une illusion de liberté et de fête permanente, mais en même temps la surveillance perma-

nente, l'arbitraire de la police, ou plutôt des polices, leur toute puissance, leur corruption et les restes de féodalité avec des dynasties de flics qui se perpétuent. Le tout dans une ville contrastée, lumière et luxe, et à côté froid, neige maronnasse et ruelles obscures ; centres commerciaux comme des châteaux disneyens ; immeubles gris et sinistres et constructions staliniennes. Comme chez nous pourrait-on dire, mais encore plus que chez nous. L'autre grande originalité est l'auteur essaie de voir jusqu'à quel point on peut se faire passer pour quelqu'un, le connaître, vampiriser sa vie quand on s'empare de son téléphone. A quel point on peut exister à sa place auprès de ses proches, famille, collègues, sans jamais les rencontrer ni même leur parler. L'exercice est parfaitement mené, il instaure un suspens et une tension qui font tourner les pages jusqu'au final, où, quand même, il faut se résoudre à revenir

dans le mode réel. Très belle découverte originale.

La seconde est américaine : **Trouver l'enfant** de **Rene Denfeld**.

Madison Culver a disparu il y a 3 ans. Si elle est encore vivante, elle a aujourd'hui 8 ans. Les parents désespérés font finalement appel à Naomi la trentaine, détective privée, la « femme qui trouve les enfants ». Madison a disparu soudainement, dans la neige de cette forêt de l'Oregon où elle était allée avec ses parents choisir un sapin de Noël. C'est dans le froid et un décor à la Jack London que Naomi va devoir fouiller, chercher, retrouver les traces des vieilles concessions, des chercheurs d'or et des trappeurs. Mais c'est aussi son passé d'enfant adoptée qui va la rattraper.

Au-delà du classicisme du point de départ, ce roman va vous offrir quelques belles surprises. L'histoire est fort bien racontée, prenante et émouvante. Elle vous accroche dès le départ, et ne vous lâche pas jusqu'à la fin. Le lieu est original, très bien décrit, et très bien utilisé dans l'histoire. On ressent le froid, la neige, les immensités perdues. On retombe en enfance dans cet Oregon montagneux et enneigé, on revoit nos lectures de Jack London. Le lieu est important, mais aussi son histoire dans laquelle l'enquêtrice va fouiller pour trouver une éventuelle piste. Les personnages sont beaux. En premier lieu avec cette Naomi qui se consacre entièrement à la recherche d'enfants perdus, dont on sent la fêlure, le secret douloureux qu'elle se cache à elle-même. Un secret que l'on voit apparaître, peu à peu, comme la photo dans le révélateur. Mais ce n'est pas la seule, l'auteur prend le temps de broser les portraits d'une galerie de personnages secondaires qui ne sont jamais simplifiés, et peuvent nous surprendre au cours de la lecture. La référence aux contes de fées qui permet à la gamine de survivre apporte une dimension qui se marie très bien avec le décor. Et pour finir, à aucun moment l'auteur ne simplifie l'histoire. Pas de Mal absolu, venu de nulle part ici, mais beaucoup de souffrances, et malgré tout un peu d'espoir. Une auteur à suivre.

Jean-Marc Laherrère

Dmitry Glukhovsky / **Texto** (*Tekst*, 2017), L'Atalante (2019), traduit du russe par Denis E. Savine.

Rene Denfeld / **Trouver l'enfant** (*The child finder*, 2017), Rivages/Noir (2019), traduit de l'anglais (USA) par Pierre Bondil.

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF.

Total Labrador, de Jean-Hugues Oppel. La Manufacture de livres. Tandis que la CIA peaufine l'utilisation de drones lors de missions délicates, un drame se noue dans les couloirs de l'Agence car un ancien membre actif veut faire chanter la nouvelle directrice nommée par le très fantasque président américain. C'est Lucy Chan, une jeune métisse sino-américaine et brillante analyste de la CIA, qui est chargée de neutraliser le mauvais coucheur planqué en Allemagne. Ancrés dans la triste réalité de notre monde, les romans de Jean-Hugues Oppel décryptent avec minutie le fonctionnement des puissants et des forces secrètes à travers les exploits d'une héroïne originale. *Au-delà de l'intrigue, passionnante, Jean-Hugues Oppel impose son style riche et limpide, son sens du dialogue percutant et du détail qui crédibilise l'ensemble.* (18.90 €)

L'étranger dans la maison, de Shari Lapena. Presses de la Cité. Quand elle se réveille à l'hôpital, Karen ne se souvient ni de son accident de voiture, ni de ce qu'elle faisait dans ce quartier particulièrement malfamé. Suspectée de simulation par la police, elle est soutenue par son gentil mari qui lui fait entièrement confiance. La situation se corse quand la police fait un lien entre l'accident et un meurtre commis tout près ce même soir. Et tandis que la police enquête, le doute s'insinue dans l'esprit du mari qui ne connaît finalement rien du passé de son épouse. *Les petits secrets de chacun des protagonistes alimentent le suspense de ce polar psychologique bien conçu.* (19.90 €)

La maison, de Vanessa Savage. Ed. de la Martinière. Encore très fragilisée par le décès de sa mère, Sarah accepte sans enthousiasme de déménager avec leurs enfants adolescents dans l'ancienne demeure familiale de son mari Patrick. Sauf qu'entretiens cette belle villa du bord de mer au sud du pays de Galles a été le théâtre d'un massacre dont l'auteur vient juste d'être libéré. A peine installée la famille traverse de bizarres mini-drames qui entament le moral de Sarah et la font douter de tous, y compris de son mari dont l'attitude déroute. *Vanessa Savage déploie avec brio son suspense psychologique qui baigne dans une atmosphère pour le moins oppressante.* (22.90 €)

Gangs of L. A., de Joe Ide. Editions Denoël. Une star du rap de Los Angeles échappe de peu à l'attaque d'un pitbull dans sa propre villa. Pour identifier le commanditaire de cet attentat, il fait appel à Isaiah Quintabe, un drôle de type doté d'étonnantes capacités intellectuelles qui s'est

fait une réputation justifiée d'enquêteur privé efficace. Personnalité incongrue parmi ces vedettes du show-biz US, Isaiah impose ses méthodes et affronte de la lie de la pègre. *Alternant présent et passé (comment il a surmonté la mort de son frère aîné), ce solide récit propose un personnage vraiment original et attachant. Un nouvel auteur américain à suivre !* (21.90)



Oiseau de nuit, de Robert Bryndza . Belfond Noir. L'identification d'un tueur en série nécessite une rigueur et une concentration de chaque instant. En charge du meurtre d'un célèbre médecin de la City, la détective-chef Erika Foster et son équipe dévouée de policiers londoniens piétinent. Ils sont même mis sur la touche au moment où un second meurtre commis selon le même modus operandi relance l'enquête sur un serial killer aux motifs confus. *Si le thème est conventionnel, son traitement subtil via cette policière hors normes confrontée à ses démons intérieurs et à une hiérarchie hostile, rehausse l'intérêt et révèle un auteur attachant et efficace.* (20.90 €). Du même auteur, en **Pocket**, on lira également **La fille sous la glace**. L'assassinat de la fille d'un pair du parti conservateur anglais dans un parc londonien perturbe les autorités. Chargée de cette délicate enquête, l'inspectrice Erika Foster essaie d'oublier le drame professionnel et personnel qui bloque sa carrière pour identifier le coupable. Imperméable aux pressions politiques, obstinée et tenace, elle mène les investigations à sa manière et ne ménage pas la famille et les relations de la victime qui ne sont guère coopératives. Malgré menaces et mise à pieds, elle fonce... *Un roman affuté avec une héroïne au tempérament bien trempé qui porte l'intrigue sur ses épaules.* (8.10 €)

Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

Cinq branches de coton noir, d'Yves Sente (scénario), Steve Cuzor (dessin) et Meephe Versaevel (couleurs), Ed. Dupuis 2018 1776. On est à la veille de l'indépendance des Etats-Unis. La couturière Betsy Ross, veuve de guerre vit à Philadelphie. Elle reçoit une visite "secrète". Les indépendantistes viennent la solliciter pour réaliser le futur drapeau des Etats-Unis. Il n'y a alors que treize états concernés. La domestique noire de Betsy Ross, Angela, est témoin de cette conversation. Elle qui a perdu deux de ses frères dans ce conflit où noirs et blancs ont combattu côte à côte pour la même cause, comprend vite que la situation ne changera pas pour ses frères de couleur. En secret, elle va donc coudre, sous les étoiles blanches, une étoile noire qui représente l'engagement des afro-américains dans cette conquête de la liberté.

1944, les Américains sont en Europe. Parmi eux, Lincoln, noir lui aussi, s'impatiente d'entrer activement dans la lutte contre l'ennemi. C'est alors qu'il reçoit un courrier en provenance de sa sœur, Johanna. Elle a retrouvé les carnets d'Angela Brown qui raconte l'histoire de ce drapeau, aujourd'hui aux mains des Allemands. Ce témoignage de femmes à travers les années devient alors une histoire d'hommes : Lincoln et une équipe de soldats seront chargés de récupérer le précieux trophée.

Belle histoire, non ? Histoire de transmission de la mémoire. Histoire de la lutte pour l'égalité. Quel magnifique matériau d'écriture, en l'occurrence une BD servie par des traits puissants et sombres qui disent l'engagement inconditionnel de ces hommes pour récupérer un symbole de leur liberté au péril, une fois encore de leur vie.

Cinq branches de coton noir, c'est, ici sous la forme d'une BD, l'une des versions avancées pour la réalisation du premier drapeau des Etats-Unis. Une histoire ou une légende ? "Qu'importe ce qui peut être la réalité placée hors de moi, écrit Baudelaire dans le Spleen de Paris, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis".

Enfin, et de la même façon que l'engagement des Noirs américains dans l'indépendance des Etats-Unis ne sera pas reconnu, de même que leur implication dans le premier conflit mondial sera quasiment passé sous silence à leur retour, les soldats noirs survivants de la deuxième guerre mondiale ne seront pas reçus à la Maison

blanche par le président d'alors, Franklin Roosevelt.

Cinq branches de coton noir fait partie des dix BD sélectionnées pour le prix de la bande dessinée 2019 Bull'en Layon. Cette BD a aussi reçu le Coup de cœur au festival Quai des bulles de Saint-Malo en 2018. **24,95 euros** (version classique)



Revue XXI – Des vies de polar

Le dernier paru de la revue XXI, toujours excellente, consacre une bonne partie de ses pages à ceux dont la vie bascule. Parmi ces "vies de polar", titre de ce numéro, l'histoire de Makomé M'Bowolé. Victime d'une bavure. Les faits remontent à avril 1993. Charles Pasqua est ministre de l'intérieur depuis une semaine et, en quelques jours, Makomé est le troisième homme tué par balle par des policiers. Pascal Compain, l'auteur du coup de feu, alors inspecteur dans le 18e arrondissement, sera condamné à huit ans "pour coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner". Une seule balle. En pleine tête. En plein commissariat.

Comment une vie bascule en une fraction de seconde ? Comment vit-on après la bavure ? Entache-t-elle à vie le quotidien ? Tout est vrai dans ce reportage relaté par Maurice Midena qui a rencontré plusieurs protagonistes de l'histoire. Pascal Compain vit aujourd'hui à Bruxelles entre fumette, alcool et bars à filles. Son fils vient d'être nommé commissaire des armées. Le père en est si fier. Le fils s'accroche l'image d'un "bon père". La sœur de Makomé pleure toujours son frère qui aurait 42 ans. On se dit que ce drame ferait un bon sujet de roman noir. Pour Dae-ninckx par exemple. Déjà Mathieu Kassovitz s'en est inspiré pour son film « La Haine ». XXI est une revue trimestrielle. **15,50 euros**

Martine Leroy-Rambaud

SALON DE LA SCIENCE-FICTION ET DU POLICIER 9^{ÈME} ÉDITION

ima **J**n'ère 2019

PRÉSENTE

F
R
⊕
N
T
I
È
R
E
S

Du 8 au 9 Juin 2019. Aux greniers Saint Jean
Place du Tertre Saint Laurent 49000 Angers



www.angers.fr

DANS LA BIBLIOTHEQUE A PEPE

Signes particuliers, d'André Caroff - Éditions Fleuve Noir.

Collection Spécial Police n° 831- 1970.

André Caroff est un auteur né en 1924 et décédé en 2009. Pilier du Fleuve Noir, il a tâté de toutes les collections ou presque, en signant plusieurs dizaines de romans dans la collection Special Police, Angoisse et Anticipation notamment, usant également de divers pseudonymes. Auparavant, il a exercé différents métiers avant de se fixer sur l'écriture romanesque de genre. Retenons les 17 romans formant la saga de Mme Atomos, une Japonaise revancharde qui compte bien faire payer les USA pour Hiroshima et Nagasaki, publiés dans la collection Angoisse. Jusqu'ici, j'avais lu plusieurs œuvres de Caroff et malgré le fait qu'il soit reconnu comme un grand nom de la littérature populaire, j'avais eu du mal à accrocher. La faute, parfois, à un déroulement



du récit qui me laissait sur ma faim, mais aussi et surtout au caviardage que Caroff fait de ses points de vue réactionnaires. Parfois « justifiés », mais souvent totalement hors de propos. Et cette gratuité me faisait sortir du texte. Je lui reprochais également son traitement caricatural et plutôt stéréotypé des personnages féminins.

Dans Signes particuliers, on suit les mésaventures de Jerry Flammang. Flammang est un auteur américain de romans populaires qui traverse une sacrée panne d'inspiration. Sa femme lui conseille de sortir un peu de son bureau et d'aller se confronter au monde. L'écrivain, casanier, s'y résout et monte dans sa voiture. Direction ? Il n'en sait rien et maraude sans but. Il croise alors une auto-stoppeuse mignonne, ne résiste pas à ses charmes, l'emmène dans un motel... Le lendemain, elle a disparu. Il reprend sa route sans remords et apprend à la radio qu'elle a été retrouvée assassinée. Il s'avère qu'elle avait tenté de jouer la fille de l'air avec un stock de diamants volés, en tentant de gruger ses complices.

Flammang se retrouve donc en cavale et cherche à confondre les braqueurs pour éviter de se retrouver accusé coupable d'un crime qu'il n'a pas commis. De manière surprenante, il va trouver une alliée en la personne de son épouse bafouée et c'est alors parti pour un jeu de dupes,

de manipulations, avec de nombreux retournements de situation en supplément.

Le roman est amusant à plus d'un titre. Déjà, par son style, léger, habile et avec un maniement de la langue plaisant et dynamique. Écrit à la première personne du singulier, on est dans la tête de ce pauvre Jerry et celui-ci en profite pour écorner sa profession, ses confrères et lui-même et on devine aisément que Caroff s'amuse, de lui, du monde de l'édition et des aléas de la vie d'écrivain. Il va même jusqu'à inclure une note de bas de page à propos d'un roman évoqué par Flammang en expliquant que celui-ci l'a finalement publié sous le pseudonyme français d'André Caroff, en fournissant le numéro au Fleuve Noir.

Bon, Caroff a toujours ses remarques désobligeantes et quasi gratuites sur les hippies, les gens de gauche et ses personnages féminins sont toujours aussi grossièrement campés, mais Caroline, l'épouse latina (donc forcément d'un fort tempérament et au sang chaud) a son importance capitale dans l'intrigue. Et surtout, on se demande bien comment ce pauvre auteur geignard et limite incapable va se sortir du sacré pétrin dans lequel il s'est fourré.

Maintenant le suspense jusqu'au bout par de nombreux rebondissements, Caroff mène son récit de main de maître, découpant l'action et maîtrisant sa chronologie avec habileté, malgré une séquence plus étrange, juste avant la fin dont on se dit que cela ne ressemble pas au principal antagoniste de procéder de la sorte.

Néanmoins, Signes particuliers est vraiment une lecture agréable qui m'a permis de me réconcilier avec ce grand auteur duquel j'étais un peu passé à côté jusqu'ici.

Julien Heylbroeck



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Entre quatre planches - La sélection BD de Fred Prilleux

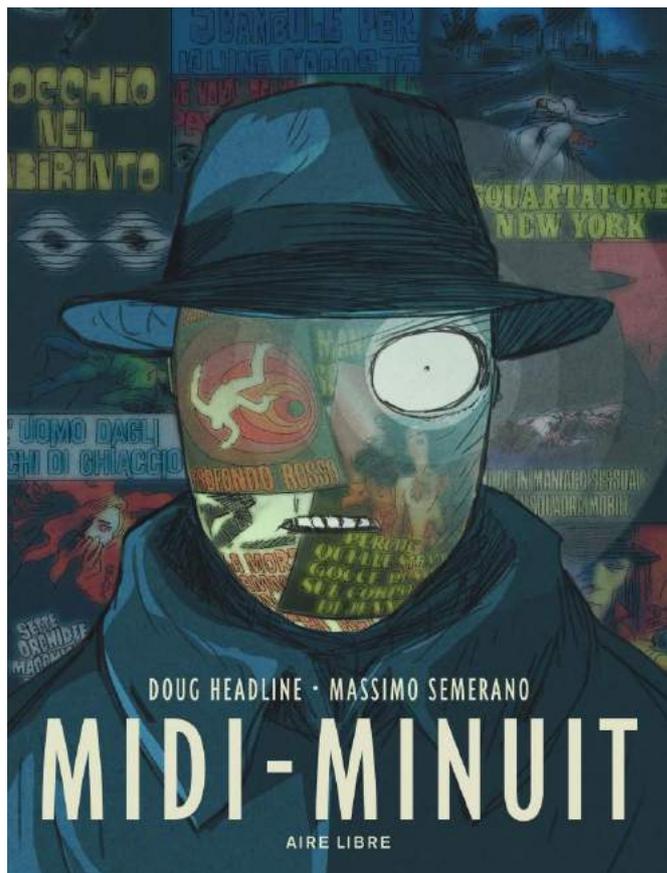
Pour cette première, je vous propose un petit coup d'oeil dans le rétro et vous dévoile mon carré d'as de l'année 2018. En rouge et noir, forcément

Le Vendangeur de Paname de **Bagères** et **François** annonce la couleur dès son sous-titre (une enquête de l'Ecluse et la Bloseille) et surtout sa couverture, avec ces deux flics affublés de leur outil travail principal respectif : une loupe et un verre de vin... Le premier est fils de ministre le second un vieux flic alcoolo relégué au fin fond du Quai des Orfèvres. Cet improbable tandem va être plongé au coeur d'une double affaire dans le Paris des années 1910... Intrigue ingénieuse, personnages aux caractères bien trempés et aux trognes mémorables superbement mis en images par David François. Cerise sur le gâteau, l'argot « inventé » par Frédéric Bagères fonctionne parfaitement et participe largement à la lecture jubilatoire de cette première enquête. (Delcourt, 62p, 15,50 €)

Dans **L'Exécuteur** de **Wagner** et **Ranson**, le « héros » Harry Exton, ex-mercenaire, est au coeur d'un drôle de jeu, aussi illégal que dangereux : les participants doivent éliminer une cible, dont ils ne savent rien, sauf qu'elle leur a été désignée par une mystérieuse "voix". Chaque victoire rapporte un beau pactole à l'exécuteur...et à sa Voix. Harry refuse dans un premier temps, mais il est pris malgré lui dans la ronde infernale du jeu.

Les Proies viennent mettre un terme à une formidable trilogie et ce final est dans la lignée des deux précédents volumes : nerveux, violent, spectaculaire, inventif et complètement immoral. Scénario impeccable et dessin splendide – quelles scènes nocturnes ! - d'une série enfin disponible grâce au dynamisme des éditions Delirium (112 p., 24 €)

Avec **Du sang sur les mains**, **Matt Kindt** nous plonge dans un tourbillon narratif passionnant où on croise successivement une jeune barmaid cleptomane obnubilée par le vol de chaises, un ex-prestidigitateur tombé dans l'oubli et reconverti en pickpocket, un ascensoriste voyeur dont les photos finissent en galerie d'art, un trafiquant de fourrures insaisissable, un braqueur rangé des voitures, un employé modèle, roi de la manipulation... Entre autres ! Secouez, ajoutez un inspecteur et trois femmes au coeur du récit et admirez ce kaléidoscope où tout est en mouvement et finit par s'imbriquer. (Chez Monsieur Toussaint Louverture, 276 p., 24,50 €)



Enfin, impossible de ne pas faire figurer **Midi Minuit** dans ce quatuor ! Deux cinéphiles inconditionnels de giallo se lancent sur les traces d'une légende vivante du genre, le réalisateur Marco Corvo, disparu des radars depuis vingt-cinq ans. Quête ardue car l'homme veut rester dans l'oubli, dans sa retraite de Toscane, où il vit cloîtré depuis la disparition étrange de son actrice-égérie. Et quête dangereuse, car les deux fans semblent aussi avoir réveillé un tueur en série qui crève les yeux de ses victimes... Le scénario de **Doug Headline** est un bel hommage au ciné « Z » des années 60-70, et les planches de **Semerano**, mêlant à son dessin images de films et affiches, sont fascinantes. On se croirait vraiment dans un Dario Argento inédit, c'est dire ! Et pour qui ne connaît pas du tout le genre, c'est une invitation à pousser la porte, oui, celle qui grince, là... Sans trembler ? A vous de voir...(Dupuis, 176 p., 22 €)

Fred Prilleux

La Tête en Noir est heureuse et très fière d'accueillir au sein de sa rédaction le **talentueux Fred Prilleux**, bibliothécaire breton, adhérent 813 et journaliste spécialisé dans la BD. Bienvenue Fred !!!

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

En quatrième vitesse : L'autobus de minuit, de Patrick Eris. (Éditions Malpertuis)

Il y a les romans linéaires, et les romans qui bifurquent. Il y a les auteurs qui respectent les codes, et ceux qui préfèrent les chemins de traverse. Il y a cet *Autobus de minuit*, qui fonce tous feux éteints la nuit en plein Paris, et le Diable seul sait où il va pouvoir nous conduire. Le Diable, qui a ici les traits de Patrick Eris, auteur de ce Thriller transgenre publié à l'origine en 2001 aux éditions Naturellement, puis réédité huit ans après par l'exigeante maison Malpertuis.



Patrick Eris, qui en trente ans de carrière, s'est constitué une étonnante bibliographie. De l'Espionnage au Cyberpunk en passant par le Fantastique et le Post-Apo, l'homme a flirté avec la plupart des « mauvais genres », sans toutefois jamais s'éloigner longtemps du Polar. Alors certes, *L'autobus de minuit* ne peut être considéré comme un Polar. Il n'en reste pas moins que noirceur, angoisse, mystère et suspense sont bel et bien au rendez-vous.

Après une soirée un peu arrosée, Caroline décide de rentrer seule chez sa mère. Pierrot proteste pour la forme, mais il sent bien que sa compagne ne changera pas d'avis. Alors il la laisse partir, malgré le mauvais pressentiment dont il peine à se débarrasser... Le jeune mortard aurait dû insister, car dès le lendemain il apprend que Caro n'est jamais arrivée à bon

port et demeure introuvable. Une disparition très inquiétante, a fortiori à l'heure où une espèce de *vigilante* surnommé « Le Nettoyeur » hante les rues de la capitale et décime les SDF...

Il existe d'ailleurs un autre danger, d'une nature encore plus trouble. Cet *Autobus de Minuit*, prédateur mécanique considéré par ceux qui n'ont jamais croisé son chemin comme une légende urbaine. Mais si, justement, il ne s'agissait pas d'une légende ? Et s'il s'agissait, au contraire, de la véritable valeur ajoutée du roman, de son « Cœur révélateur » battant sous ses « Habits noirs » ? Entre Poe et Féval, Patrick Eris ne choisit pas son camp, et prend garde à ne pas vendre la mèche trop tôt en brûlant les étapes. Il n'en a d'ailleurs que plus de mérite, car *L'autobus de minuit* est un roman assez court, qui file à toute allure.

Seule exception – notable – aux règles furieuses régissant cet univers nocturne en avance rapide permanente : l'énigmatique G., personnage-clé qui semble toujours avoir une longueur d'avance sur les autres protagonistes. Lui évolue à un rythme différent, comme s'il se trouvait dans une dimension parallèle, sans pour autant qu'il soit présenté comme un être surnaturel. Une ambiguïté bienvenue, entretenue avec soin par l'auteur jusqu'à l'inévitable point de rupture. Lequel ne surviendra qu'après moult courses-poursuites haletantes, séquences d'action au découpage millimétré et autres règlements de comptes... flamboyants.

Autant de prouesses (pyro)techniques donnant au roman un cachet très visuel, voire cinématographique. Cependant, Patrick Eris ne se contente pas de livrer un spectacle son et lumière digne d'un 14 juillet – ce qui serait déjà appréciable –, mais prend un plaisir manifeste à pimenter son jeu de massacre de saillies sociétales cinglantes (les motivations du Nettoyeur sont notamment très *éclairantes*...). Telle une machine devenue folle, *L'autobus de minuit* file ainsi à toute allure vers une « Destination finale » que l'on devine funeste. Reste encore à savoir pour qui ? Mais ne comptez pas sur moi pour vous en dire davantage. Toutes les réponses vous attendent au terminus. Mais vous êtes prévenus : Patrick Eris ne délivre qu'un aller simple. Pour le retour, il faudra vous débrouiller par vous-mêmes... Si retour il y a.

Artikel Unbekannt

LA TÊTE EN NOIR EST PARTENAIRE DE CETTE MANIFESTATION

BRISSAC LOIRE AUBANCE

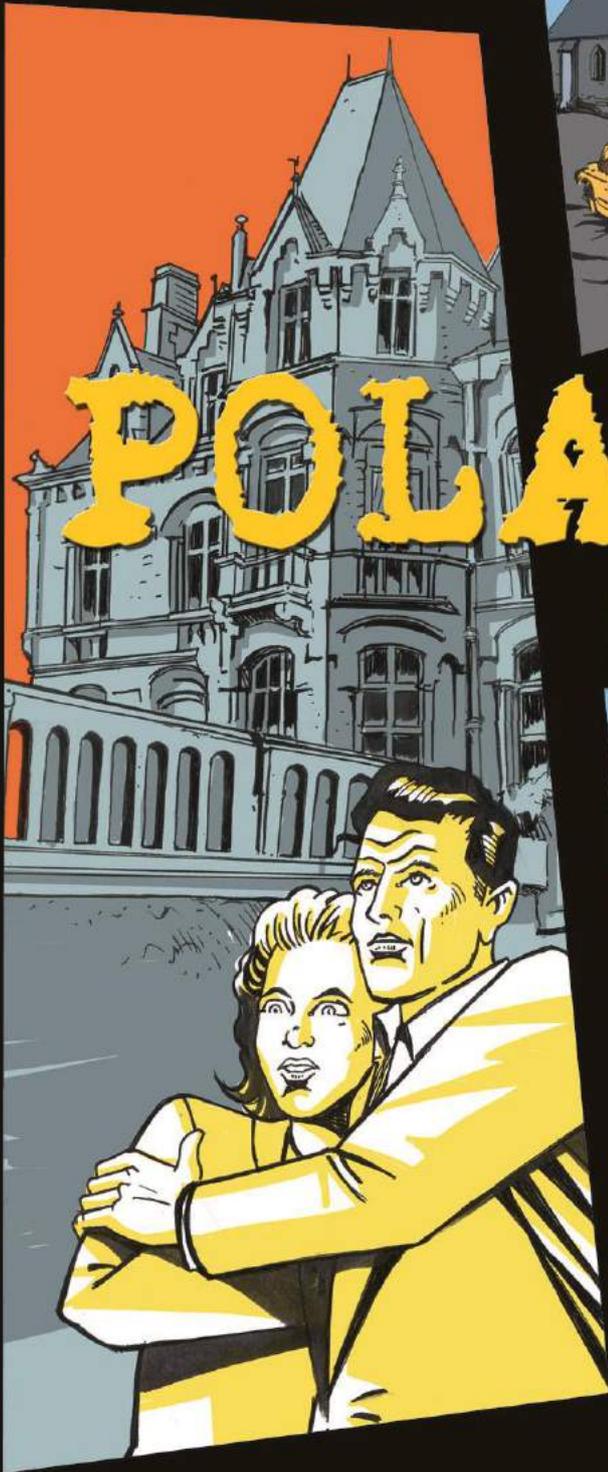
27 FÉVRIER
AU 31 MARS 2019

ANIMATIONS
CONFÉRENCES
EXPOSITIONS
SPECTACLES
CINÉMA
MUSIQUE
ATELIERS D'ÉCRITURE
ENQUÊTES INÉDITES
MURDER PARTY

POLAR

rislez-vous

LE MOIS DU POLAR



Y'A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...

Les échos de l'au-delà, de Roxane Dambre. Calmann-Lévy. Fraîche émoulue de l'école de journalisme, Sixtine a frappé fort dès son premier reportage pour Actu Paris, et par là même s'est attiré les foudres des caciques du journal qui multiplient les peaux de bananes. En couvrant une manifestation autour de la mort, Sixtine fait la connaissance d'un chercheur un peu farfelu qui a mis au point un détecteur d'échos d'ondes humaines résiduelles. Mais la découverte n'est pas appréciée de tous. *En deux romans empreints de fantaisie, l'angevine Roxane Dambre a imposé son personnage de journaliste intrépide explorant des sujets pseudo-scientifiques mais vraiment amusants.* (16.90 €)

Outresable, de Hugh Howey. Actes Sud. En ces temps futurs, notre planète a été ensevelie sous le sable, engloutissant villes et nature, n'offrant plus que dunes mouvantes battues par des vents incessants. Dans cet univers hostile, les survivants ont recréé une société violente et retorse qui ne laisse pas de place aux faibles. Plongeur émérite, Palmer descend dans les profondeurs de cet océan de sable pour remonter des trésors engloutis. Coincé à - 450 mètres, il ne peut plus compter que sur sa famille. Le décor apocalyptique imaginé par Hugh Howey sert de scène à l'incroyable histoire d'une fratrie qui défie la mort. De la pure science-fiction ! (22.80 €)

Train d'enfer, de Trevor Ferguson. 10/18 N°5345. Dans une contrée sauvage du nord du Canada, la construction d'une voie ferrée avance à marche forcée grâce à une équipe de parias de la société dirigés par Fisk, un contremaître violent et sans pitié. Martin, un jeune orphelin engagé pour contrôler les horaires des ouvriers découvre les magouilles de Fisk et se rebelle. Il est expulsé de la troupe et rejoint d'autres compagnons d'infortune, une bande de pouilleux décrépis et hagards qui errent en quête de nourriture. *Un roman d'aventure extrême au cœur d'une nature difficile avec des personnages ahurissants dont l'unique projet est de survivre.* (8.10 €)

Après, de Nikki Gemmell – Au Diable Vauvert. Confrontée au suicide de sa maman, la romancière australienne Nikki Gemmell écrit pour conjurer sa peine et sa colère. Une opération mal maîtrisée avait provoqué chez la pauvre femme une douleur si insurmontable que seule la mort pouvait l'en délivrer. Il reste la souffrance terrible de Nikki, elle aussi maman de trois enfants, qui doit assumer sa part de remords et qui revient sur son enfance marquée par les errements

d'une maman particulièrement compliquée à vivre. *Nikki Gemmell ne dissimule aucun de ses sentiments et nous offre un très beau témoignage sur les relations mère-fille et sur l'euthanasie.* (22 €)

Une famille comme il faut, de Rosa Ventrella. Ed. Les Escales. Dans un quartier pauvre de Bari (Sud de l'Italie), la petite Maria, 9 ans, grandit entourée de ses parents, de sa grand-mère et de ses deux frères. La vie n'est pas facile au début des années 80 pour les gens de modestes conditions qui tirent le diable par la queue, mais Maria ne se plaint pas. En dépit d'un père violent et imprévisible, cette petite fille sensible et intelligente préfère observer avec malice ses contemporains. Son entrée au collège des sœurs marque le début d'une émancipation bénéfique. *Un chaleureux récit à la première personne sur la condition des femmes doublé d'une belle histoire d'amour.* (21.90 €)

Tout le bleu du ciel, de Mélissa Da Costé. Carnets Nord. Frappé par un Alzheimer précoce, Emile, 26 ans, refuse tout traitement et décide de vivre les deux ans qui lui restent loin de ses proches. Il lie sa drôle de cavale à celle de Joanne, une jeune femme très énigmatique fuyant une vie trop difficile à supporter. Au cœur des Pyrénées, Emile qui est en train d'oublier tout son passé et Joanne qui voudrait tant pouvoir l'effacer de sa mémoire, retrouvent un peu de sérénité. Deux âmes perdues qui avancent parallèlement puis se rapprochent insensiblement pour unir leur tristesse. *Le ton, les dialogues et les personnages sonnent juste. Un récit très émouvant !* (21 €)

Jean-Paul Guéry



contact

LES (RE) DECOUVERTES DE GERARD BOURGERIE

La dernière nuit à tremor beach, de Miguel Santiago

Babel noir 2018

Peter Harper, célèbre compositeur en mal d'inspiration, est venu se reposer à Clennharran, (Comté de Donegal, Irlande) dans une maison isolée, non loin de la plage. Peu de temps après son arrivée une tempête survient. Au retour d'un dîner chez ses voisins et amis, Léo et Marie, il est frappé par la foudre. Il passe quelques jours à l'hôpital, puis rentre chez lui, apparemment remis sur pied. Or d'atroces migraines l'assaillent et parfois d'étranges visions le perturbent. Heureusement voici venus ses deux enfants, Jip et Béatrice, habituellement en résidence chez son ancienne épouse. Cette présence va-t-elle le rasséréner ? Non, les rêves persistent. Mais sont-ce bien des rêves ? Une nuit il entend du bruit à sa porte et croit apercevoir des individus dehors. Au matin : aucune trace. Peter pense qu'il devient fou. Il part à Belfast consulter le Dr Kaufman, psychiatre et s'engage dans des séances d'hypnose qui n'ont pas les effets escomptés. Un soir, c'est la fête au village voisin. Il entre chez lui et croit se voir étendu sur le sol de sa cuisine, à côté de ses deux enfants morts ! A l'hôpital on lui dit : « Vous venez de traverser une crise de psychose aiguë ». On lui donne un nouveau traitement. Mais un soir de mauvais temps, nouveau pressentiment, un malheur est imminent. Il se sauve de l'hôpital, parvient au village en auto-stop, et là aperçoit un gros pick-up, celui entrevu dans ses pires cauchemars. Peter court vers sa maison ; le pick-up le rattrape. Avant qu'il soit en sécurité, deux hommes et une femme, armés lui barrent la route. En fait, Léo et Marie sont dans le collimateur de ces criminels, pas lui. Le moment des explications est venu.

Des paysages splendides, un village pittoresque, une plage magnifique, le décor est planté comme dans une romance sentimentale. Mais l'orage survient, le vent siffle, la foudre frappe : nous voilà au cœur d'un roman gothique. Toutefois le récit se déroule au 21^e siècle et les troubles du héros relèvent de la psychiatrie. Que penser des rêves qui perturbent le sommeil de Peter qui « voit » des intrus s'approcher de chez lui, entend la sonnette de la porte d'entrée.... et puis plus rien ? Heureusement Léo et Marie sont de si charmant voisins qui tentent de le rassurer. Ce qu'il croit voir, c'est le fruit de son imagination, rien de plus. Le lecteur reste partagé, tout au long du roman entre le doute et l'angoisse : doute parce que le héros est catalogué comme psychotique par les médecins, angoisse car, un



soir, ce qui était vision se concrétise. La dernière nuit tourne au cauchemar et l'intrigue se dénoue. Charme absolu de l'Irlande, douceur du foyer avec deux enfants en vacances, instants de complicité avec une boutiquière amoureuse, tout cela forme un joli tableau alors qu'un drame couve. Ce roman attachant est marqué du signe de l'ambivalence.

Lecteurs, méfiez-vous de vos amis, ils ne sont peut-être pas ce que vous croyez.

Gérard Bourgerie

LA TETE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRERE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VEDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019)

RELECTURE : Julien VEDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°197 – Mars / Avril 2019

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58